

B. L. franc. p. 689.

p. o. - juu. 2250.

UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

OLYMPIE,
TRAGÉDIE
NOUVELLE

DE Mr. DE VOLTAIRE.

Suivie de Remarques historiques.



A GENEVE.

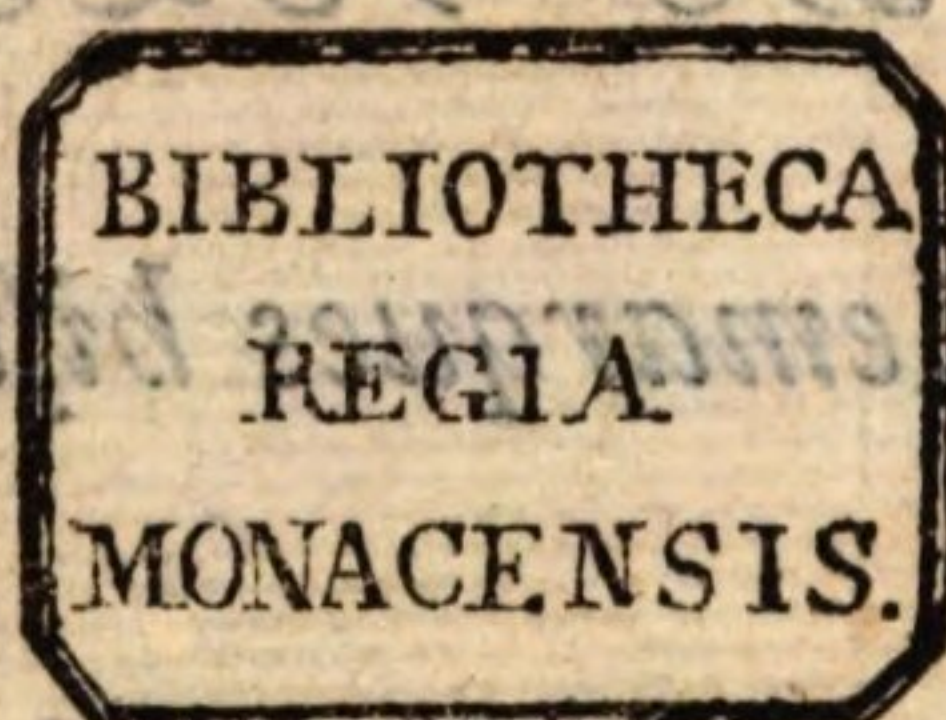
M. DCC. LXIII.

OLYMPIE

TRAGÉDIE

NOUVELLE

DE M. DE VOLTAIRE



A GENÈVE.

M DCC LXXV



A V I S

DE L'ÉDITEUR.



*Oici une nouvelle Tragédie; j'espere
que le Public me saura gré de la lui
présenter.*

*Mr. de VOLTAIRE en envoya le Manus-
crit, il y a quelque temps, à S. A. S. E. Mgr.
l'Electeur Palatin. Ce Prince, connu dans l'Eu-
rope par des talents qui le rendent plus respecta-
ble que s'il était sur le Trône, voulut voir l'effet de
cette Piece. Il la fit jouer par ses Comédiens, sur le
Théâtre de Schwetzingen, le 30 Septembre &
le 7 Octobre de l'année passée, tandis que l'Auteur,
de son côté, en essayait chez lui des représentations.*

iv AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur qui m'honore de sa correspondance, & sous les ordres duquel j'ai eu le bonheur de travailler autrefois cinq ans, m'envoya aussi le manuscrit de cette Piece, & me fit parvenir les changements qu'il y faisait tous les jours. Spectateur des représentations qu'on donna de cette Tragédie à Schmetzingen, je l'instruisis du succès qu'elle y avait eu; & je pris la liberté de lui faire part de quelques unes de mes observations. Il daigna répondre à ces observations, par des Remarques qui se trouvent ici à la suite de la Piece.

Le genre de cette Tragédie a paru neuf. La pompe du Spectacle fut admirable dans le Palais de S. A. S. E. Beaucoup de situations théâtrales & frappantes ont paru jetter de l'intérêt sur la conduite de la Piece, & inspirer une pitié & une terreur attendrissantes. Tout contribua à l'horreur du dénouement & de la catastrophe. J'ose assurer que de tous les coups de poignard qu'on se

AVIS DE L'ÉDITEUR. V

donne sur la Scene tragique, aucun n'a plus attendu que la fin d'OLYMPIE. La décoration était magnifique : le bucher, disposé avec art, faisait frémir ; c'étaient de véritables flammes. L'Autel sur lequel était OLYMPIE, laissait voir tout ce Spectacle ; les Prêtres & les Prêtresses, arrangés loin d'elle en demi-cercle, laissaient à la Princesse toute la liberté de se précipiter. Le Spectacle fut digne de toute la magnificence & de tout le goût de Leurs Alteſſes Séréniffimes Electorales. Il ne manqua à cette Fête que le plaisir d'y voir celui auquel je ſuis ſi attaché, & pour qui mon Maître conſerve les bontés les plus conſtantes. Je lui donne une marque de mon zele en faiſant imprimer ſon Ouvrage.

COLINI, Secrétaire Intime &
Historiographe de S. A. S. E.
Palatine.

ACTEURS.

CASSANDRE, Fils d'Antipatre, Roi de Macédoine.

ANTIGONE, Roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, Veuve d'Alexandre.

OLYMPIE, Fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIEROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands Mysteres.

SOSTENE, Officier de Cassandre.

HERMAS, Officier d'Antigone.

PRÊTRES.

INITIÉS.

PRÊTRESSES.

SOLDATS.

PEUPLE.

La Scene est dans le Temple d'Ephese, où l'on célèbre les grands Mysteres. Le Théâtre représente le Temple, le Péristile, & la Place qui conduit au Temple.



OLYMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du Théâtre représente un Temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste Péristile. SOSTENE est dans le Péristile : la grande porte s'ouvre ; CASSANDRE troublé & agité vient à lui. La grande porte se referme.



CASSANDRE.

Ostene, on va finir ces mysteres terribles.

Cassandre espere enfin des Dieux moins inflexibles.

Mes jours seront plus purs, & mes sens moins troublés :

Je respire.

Seigneur, près d'Ephese assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le Roi votre pere,
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déjà la Macédoine a reconnu vos loix.
De ses deux Protecteurs Ephese a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage.
Ce regne, qui commence à l'ombre des Autels,
Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révere & qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

C A S S A N D R E.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.
Demeure en ces Parvis.... Nos augustes Prêtresses
Présentent Olympie aux Autels des Déeses.
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisse-tu pour jamais, chere & tendre Olympie,

Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, & quel sang j'ai versé!

S O S T E N E.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre pere à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux!

C A S S A N D R E.

Respectes cette esclave à qui tout doit hommage.
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon pere eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang....
Que dis-je? ô souvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptait, Sostene, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sûreté....
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, & je fléchis mon Pere;
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mere.
Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
Olympie! à jamais conserve ton erreur!
Tu chéris, dans Cassandre, un bienfaiteur, un maître.

S O S T E N E .

Je ne pénètre point ces étonnants secrets ,

Et ne viens vous parler que de vos intérêts.

Seigneur, de tous ces Rois que nous voyons prétendre

Avec tant de fureurs au Trône d'Alexandre ,

L'inflexible Antigone est seul votre Allié....

C A S S A N D R E .

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié ,

Je lui serai fidele.

S O S T E N E .

Il doit aussi vous l'être.

Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître ,

Il semble qu'en secret un sentiment jaloux ,

Ait altéré son cœur , & l'éloigne de vous.

C A S S A N D R E . (*à part.*)

Et qu'importe Antigone !... O mânes d'Alexandre !

Mânes de Statira ! grande ombre ! auguste cendre !

Restes d'un demi-Dieu , justement courroucés ,

Mes remords & mes feux vous vengent-ils assez !

Olympie ! obtenez de leur ombre apaisée

Cette paix à mon cœur si long-temps refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,
Soit ici ma défense, & parle aux Dieux pour moi....

Eh quoi! vers ces Parvis à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, & devance l'aurore.

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE,
HERMAS.

ANTIGONE. (*à Hermas au fond.*)

CE Secret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE. (*à Antigone.*)

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amene?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les Dieux,

Il est temps de songer à partager la Terre.
D'Ephese, en ces grands jours, ils écartent la guerre.
Vos mysteres secrets, des Peuples respectés,
Suspendent la discorde & les calamités;
C'est un temps de repos pour les fureurs des Princes:
Mais ce repos est court, & bientôt nos Provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage
Sans doute acheveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver, & marcher sur nos têtes.

C A S S A N D R E.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son Trône encor baisser les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

A N T I G O N E.

Je ne puis vous comprendre!
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre!

Qui peut vous inspirer un remords si pressant ?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

C A S S A N D R E.

Ah ! j'ai causé sa mort.

A N T I G O N E.

Elle était légitime.

Tous les Grecs demandaient cette grande victime.

L'Univers était las de son ambition.

Athene, Athene même, envoya le poison,

Perdicas le reçut, on en chargea Cratere,

Il fut mis dans vos mains des mains de votre pere,

Sans qu'il vous confiât cet important dessein.

Vous étiez jeune encor ; vous serviez au festin,

A ce dernier festin du Tyran de l'Asie.

C A S S A N D R E.

Non, cessez d'excuser ce sacrilege impie.

A N T I G O N E.

Ce sacrilege !.... Eh quoi ! vos esprits abattus

Erigent-ils en Dieu l'assassin de Clitus,

Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
 Ce superbe insensé, qui, flétrissant sa mere,
 Au rang du fils des Dieux osa bien aspirer,
 Et se déshonora pour se faire adorer?
 Seul il fut sacrilege : & lorsqu'à Babilone
 Nous avons renversé ses Autels & son Trône,
 Quand la coupe fatale a fini son destin,
 On a vangé les Dieux, comme le Genre-humain.

C A S S A N D R E.

J'avouerai ses défauts : mais quoi qu'il en puisse être,
 Il était un grand homme,.... & c'était notre maître.

A N T I G O N E,

Un grand homme!

C A S S A N D R E.

Oui sans doute.

A N T I G O N E.

Ah! c'est notre valeur,
 Notre bras, notre sang, qui fonda sa grandeur;
 Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires !
 Quels mortels ont été plus ingrats que nos Peres ?
 Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
 Mais de sa femme , enfin , pourquoi percer le flanc !
 Sa femme !..... ses enfants !..... Ah ! quel jour , Antigone !

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce scrupule m'étonne !
 Jaloux de ses amis , gendre de Darius ,
 Il devenait Persan , nous étions les vaincus.
 Auriez-vous donc voulu que , vengeant Alexandre ,
 La fiere Statira , dans Babylone en cendre ,
 Soulevant ses sujets , nous eût immolés tous
 Au sang de sa famille , au sang de son époux ?
 Elle arma tout le Peuple : Antipatre avec peine
 Echappa dans ce jour aux fureurs de la Reine.
 Vous sauvâtes un pere.

CASSANDRE.

Il est vrai : mais enfin
 La femme d'Alexandre a péri par ma main.

C'est le sort des combats. Le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce sang auguste & malheureux,
Etonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon pere emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets,
Redoublent aujourd'hui de si cuisants regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire;
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami.... que puis-je dire!

Croyez.... qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTI-

TRAGÉDIE.

II

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés ;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor votre vie ,
Repentez-vous sur-tout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, & vos Grecs invaincus ,
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate ,
Nul n'est digne de l'être ; & dans ses premiers ans
N'a servi , comme nous, le vainqueur des Persans.
Tous nos Chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le fais ; & peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur Maître.

ANTIGONE.

Nous restons , nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout sanglants qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laissait au plus digne.
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.

B

Assurez ma fortune , ainsi que votre sort.
Le plus digne de tous , sans doute , est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite :
Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux ,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous ?

C A S S A N D R E.

Ami , je vous le jure ;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est dans d'indignes mains ,
Et l'Euphrate & le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi , pour vous , & pour la Grece.

A N T I G O N E.

J'en crois votre intérêt , j'en crois votre promesse ,
Et sur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage ,
Ne me refusez pas.

C A S S A N D R E.

Ce doute est un outrage.

Ce que vous demandez, est-il en mon pouvoir?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère, (*)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre pere.
Elle est votre partage, accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre pere, dit-on, l'avait persécutée,
J'aurai soin qu'en ma Cour elle soit respectée:
Son nom est... Olympie.

CASSANDRE.

Olympie!

(*) L'Acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

Oui, Seigneur.

C A S S A N D R E. (*à part.*)

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...

Que je livre Olympie!

A N T I G O N E.

Ecoutez, je me flatte

Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate.

Sur les moindres objets un refus peut blesser,

Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser?

C A S S A N D R E.

Non; vous verrez bientôt cette jeune captive:

Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,

S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.

Ce Temple est interdit aux profanes humains.

Sous les yeux vigilants des Dieux & des Déeses,

Olympie est gardée au milieu des Prêtresses.

Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.

Dans ce Parvis ouvert au reste des vivants,

Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.

Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre,
Et vous déciderez si la terre a des Rois
Qui puissent asservir Olympie à leurs loix.

(Il rentre dans le Temple, & Sostene sort.)

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS. *(dans le Péristile.)*

HERMAS.

SEigneur, vous m'étonnez : quand l'Asie en allarmes,
Voit cent Trônes sanglants disputés par les armes,
Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain Empire,
Une Esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner : j'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, & qu'on ne connaît pas.
Le sort de cette Esclave est important peut-être
A tous les Rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur

Pour oser d'Alexandre être le Successeur.

Sur le nom de l'Esclave & sur ses aventures

J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures.

J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts

Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.

Ses traits, les lieux, le temps où le Ciel la fit naître,

Les respects étonnants que lui prodigue un maître,

Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours,

A ces soupçons secrets ont prêté des secours.

Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'élève en pere.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, & ce Temple sacré

Nous découvre un autel de guirlandes paré.

Je vois des deux côtés les Prêtresses paraître;

Au fond du sanctuaire est assis le Grand-Prêtre.

Olympie & Cassandre arrivent à l'Autel.



SCÈNE IV.

Les trois portes du Temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les Prêtres d'un côté, & les Prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches, avec des ceintures bleues dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE & OLYMPIE mettent la main sur l'Autel. ANTIGONE & HERMAS restent dans le Péristyle.

CASSANDRE.

Dieu des Rois & des Dieux, Etre unique, éternel!
 Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
 Qui punis les pervers, & qui soutiens les justes,
 Près de qui les remords effacent les forfaits,
 Confirme, Dieu clément, les serments que je fais....
 Recevez ces serments, adorable Olympie;
 Je soumets à vos loix & mon Trône & ma vie,
 Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,
 Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint....
 Et vous, Filles des Cieux, vous, augustes Prêtresses,
 Portez avec l'encens mes vœux & mes promesses.

Au Trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournent les traits que je peux mériter.

O L Y M P I E.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de pere,
Mon amant adoré, mon respectable époux.
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous.
Mon cœur vous est connu, Son rang & sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne,
Témoins des tendres feux par lui seul inspirés,
Soyez-en les garants, vous qui les consacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, & que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice
Si j'oublie un moment, infidelle à vos loix,
Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

C A S S A N D R E.

Rentrons au Sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses, disposez la pompe solennelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, & nos chastes amours.
J'ai vu les Dieux au Temple, & je les vois en elle;
Qu'ils me haïssent tous si je suis infidèle !...

Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu.
 Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu ?
 Vous même prononcez, si vous deviez prétendre
 A voir entre vos mains l'Esclave de Cassandre.
 Sachez que ma couronne & toute ma grandeur
 Sont de faibles présents indignes de son cœur.
 Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
 Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.
(Ils rentrent dans le Temple, & les portes se ferment.)

SCÈNE V.

ANTIGONE, HERMAS. *(dans le Péristile.)*

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, & tout m'est découvert.
 Il m'a voulu braver, mais fois sûr qu'il se perd.
 Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
 Qui tantôt sert les Dieux, & tantôt les offense;
 Ce caractère ardent, qui joint la passion
 Avec la Politique & la Religion;
 Prompt, facile, superbe, impétueux & tendre,
 Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.

Il épouse une Esclave ! Ah ! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne saurait s'abaisser.
Cette Esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte.
Il se flatte en secret qu'Olympie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de Roi des Rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié,
Une haine implacable à la faible amitié.

H E R M A S.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts souvent nos actions
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions.
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;
Le faible quelquefois passe pour politique.
Et Cassandre n'est pas le premier Souverain
Qui chérit une Esclave & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je pese tes raisons.
 Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
 Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olympie
 Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
 Tu n'entrevois que trop mes sentiments secrets.
 L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts.
 Plus que je ne pensais leur union me blesse.
 Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse.

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
 Ne pourront-ils jamais unir les Souverains ?
 L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
 Vos périls partagés, vos communes allarmes,
 Vos serments redoublés, tant de soins, tant de vœux,
 N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux !
 De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples !

ANTIGONE.

L'Amitié, je le fais, dans la Grece a des Temples ;
 L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
 D'ambition, sans doute, & d'amour enivré,

Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olympie.

De mes yeux éclairés Cassandre se défie.

Il n'a que trop raison. Va , peut-être aujourd'hui

L'objet de tant de vœux n'est pas encor à lui.

H E R M A S.

Il a reçu sa main.... Cette enceinte sacrée

(Les Initiés, les Prêtres & les Prêtresses traversent le fond de la Scene en procession, ayant des Palmes ornées de fleurs dans les mains.)

Voit déjà de l'Hymen la pompe préparée.

Tous les Initiés, de leurs Prêtres suivis,

Les palmes dans les mains, inondent ces Parvis,

Et l'Amour le plus tendre en ordonne la fête.

A N T I G O N E.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir sa conquête....

Viens, je confierai tout à ton zele, à ta foi;

J'aurai les loix, les Dieux, & les Peuples pour moi.

Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,

Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent,

Arrosions, s'il le faut, ces asyles si saints,

Moins du sang des taureaux, que du sang des Humains.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

L'HIEROPHANTE, LES PRÊTRES,
LES PRÊTRESSES.

Les trois portes du Temple sont ouvertes. Quoique cette Scene, & beaucoup d'autres, se passent dans l'intérieur du Temple, cependant, comme les Théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les Acteurs sont obligés d'avancer dans le Péristile; mais les trois portes du Temple ouvertes, désignent qu'on est dans le Temple.

L' H I E R O P H A N T E.

QUoi, dans ces jours sacrés ! Quoi, dans ce Temple
auguste,

Où Dieu pardonne au crime, & console le juste,

Une seule Prêtresse oseroit nous priver

Des expiations qu'elle doit achever !

Quoi ! d'un si saint devoir Arzane se dispense !

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
 Arrofant de ses pleurs les images des Dieux,
 Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux.
 En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
 Elle implore la fin d'une mourante vie.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir;
 Un moment aux Autels elle pourra servir.
 Depuis que dans ce Temple elle s'est enfermée,
 Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée.
 Qu'on la fasse venir. (†) La volonté du Ciel
 Demande sa présence & l'appelle à l'Autel.
 De guirlandes de fleurs par elle couronnée
 Olympie en triomphe aux Dieux sera menée.
 Cassandre initié dans nos secrets divins,
 Sera purifié par ses augustes mains.
 Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,

(*) Ce rôle doit être joué par la Prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

(†) La Prêtresse inférieure va chercher Arzane.

Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos Peres,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
Comme ces faibles loix qu'inventent les Humains.

S C E N E II.

L'HIEROPHANTE, PRÊTRES, PRÊ-
TRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE. (*à Statira.*)

VEnez; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministere.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie,
Pour annoncer ses loix aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du Dieu que vous représentez.

S T A T I R A. (*Couverte d'un voile qui accom-
pagne son visage sans le cacher, & vêtue comme
les autres Prêtresses.*)

O Ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence au Monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible,

Pourquoi me tires-tu de mon obscurité !

Tu veux me rendre au jour, à la calamité....

(à l'Hierophante.)

Ah ! Seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,

C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue.

Vous le savez.

L' H I E R O P H A N T E.

Le Ciel vous prescrit d'autres loix ;

Et quand vous présidez pour la première fois

Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,

Votre nom, votre rang, ne peuvent plus se taire.

Il faut parler.

S T A T I R A.

Seigneur, qu'importe qui je sois !

Le sang le plus abject, le sang des plus grands Rois,

Ne font-ils pas égaux devant l'Etre suprême ?

On est connu de lui bien plus que de soi-même.

De grands noms autrefois avaient pu me flatter ;

Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.

Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIE-

L' H I E R O P H A N T E.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire;
 Nous pensons comme vous : mais la Divinité
 Exige un aveu simple, & veut la vérité.
 Parlez.... Vous frémissez!

S T A T I R A.

Vous frémirez vous-même....

(Aux Prêtres & aux Prêtresses.)

.... Vous qui servez d'un Dieu la Majesté suprême,
 Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
 Qu'entre vous & ce Dieu mes secrets soient cachés.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous vous le jurons tous.

S T A T I R A.

Avant que de m'entendre,
 Dites-moi, s'il est vrai que le cruel Cassandre
 Soit ici dans le rang de nos Initiés?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui, Madame.

S T A T I R A.

Il a vu ses forfaits expiés!...

Hélas ! tous les Humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce Temple encenser les Autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel est l'ordre éternel , à qui je m'abandonne,
Que la Terre est coupable , & que le Ciel pardonne.

S T A T I R A.

Eh bien , si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grace , & craint un Dieu vengeur,
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son Maître,
(Et quel Maître, grands Dieux !) si vous pouvez connaître,
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa Veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jetta mourante ;
Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la Terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius, ...

Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.

*(Les Prêtres & les Prêtresses élèvent les mains,
& s'inclinent.)*

L'HIÉROPHANTE.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ! Dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image !
Statira dans ce Temple ! Ah ! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand Prêtre, levez-vous.

Je ne suis plus pour vous la maîtresse du Monde ;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon pere au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné ;
Un Etranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers moments soulagea la misere.

(Montrant la Prêtresse inférieure.)

Voyez-vous cette femme, étrangere en ma Cour;
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour.
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissent expirante.
Elle est Ephésienne; elle guida mes pas
Dans cet auguste asyle au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourants & de morts la campagne jonchée,
Les Soldats d'Alexandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant:
Cette Etrangere ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille;
Dieu seul me reste.

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du Trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui.
Son Temple est votre Cour. Soyez-y plus heureuse

Que dans cette grandeur auguste & dangereuse,
Sur ce Trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce Temple quelquefois, Seigneur m'a consolée.
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte;
Mais notre Loi vous parle, & votre cœur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir,
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir!
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâissant s'éteint & se consume.
Et ces derniers moments que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

**OLYMPIE,
L'HIEROPHANTE.**

Peut-être à pardonner.

Vous-même vous avez tracé votre carrière ;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit ; ce jour est sans nuage :
Ils vivent pour les Dieux ; tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai ; je fus Reine, & ne suis que Prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L'HIEROPHANTE.

Olympie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous.
C'est à vous à bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée ;
C'est le sort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux Dieux puissants,
Tout fera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui ! malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreurs !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur est par-tout : je m'étais abusée.
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

STATIRA, OLYMPIE. *(Le Théâtre tremble.)*

STATIRA.

Lieux funebres & saints,
Vous frémissez ! J'entends un horrible murmure !
Le Temple est ébranlé ! Quoi ! toute la nature

S'émeut à son aspect ! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble , & restent confondus !

O L Y M P I E. (*effrayée.*)

Ah ! Madame !...

S T A T I R A.

Approchez , jeune & tendre victime.
Cette augure effrayant semble annoncer le crime ;
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

O L Y M P I E.

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu !....
Et vous , de leurs décrets auguste confidente ,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente ;
Je suis entre vos mains , dissipez mon effroi.

S T A T I R A.

Ah ! j'en ai plus que vous Ma fille , embrassez-moi
Du sort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel est votre Pays ? quel sang vous a formée ?

O L Y M P I E.

Humble dans mon état , je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'éleve , & qui ne m'est pas dû.

Cassandre est Roi, Madame ; il daigna , dans la Grece ,
A la Cour de son Pere élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains ,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des Humains.
Je chéris un époux , & je révere un maître ;
Voilà mes sentiments , & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément , juste Ciel , on trompe un jeune cœur !
De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
Cassandre a donc pris soin de votre destinée ?
Quoi ! d'un Prince ou d'un Roi vous ne seriez pas née ?

OLYMPIE.

Pour aimer la vertu , pour en suivre les loix ,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois ?

STATIRA.

Non , je ne vois que trop le crime sur le Trône.

OLYMPIE.

Je n'étais qu'une Esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.

Les Dieux sur votre front , dans vos yeux , dans vos traits ,

Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.

Vous, Esclave !

O L Y M P I E.

Antipatre, en ma première enfance,

Par le sort des combats me tint sous sa puissance ;

Je dois tout à son fils.

S T A T I R A.

Ainsi vos premiers jours

Ont senti l'infortune, & vu finir son cours !

Et la mienne a duré tout le temps de ma vie.....

En quel temps, en quels lieux fûtes-vous poursuivie

Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers ?

O L Y M P I E.

On dit que d'un grand Roi, maître de l'Univers,

On termina la vie, on disputa le Trône,

On déchira l'Empire ; & que dans Babylone

Cassandre conserva mes jours infortunés,

Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

S T A T I R A.

Quoi ! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,

Captive d'Antipatre, & soumise à Cassandre !

OLYMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés,
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone !... O Puissance éternelle,
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
Le lieu, le temps, son âge, ont excité dans moi
La joye & les douleurs, la tendresse & l'effroi.
Ne me trompé-je point ? Le Ciel sur son visage,
Du héros mon époux semble imprimer l'image....

OLYMPIE.

Que dites-vous ?

STATIRA.

Hélas ! tels étaient ses regards,
Quand moins fier & plus doux, loin des sanglants hazards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée ;
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chère ! espoir flatteur & vain !
Serait-il bien possible !... Ecoutez-moi, Princesse ;

Ayez quelque pitié du trouble qui me presse :

N'avez-vous d'une mere aucun ressouvenir ?

O L Y M P I E.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir ,

M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble & de carnage ,

Au sortir du berceau je fus en esclavage.

D'une mere jamais je n'ai connu l'amour.

J'ignore qui je suis , & qui m'a mise au jour....

Hélas ! vous soupirez , vous pleurez , & mes larmes

Se mêlent à vos pleurs , & j'y trouve des charmes....

Eh quoi ! vous me ferrez dans vos bras languissants !

Vous faites pour parler des efforts impuissants !

Parlez-moi.

S T A T I R A.

Je ne puis.... Je succombe.... Olympie !

Le trouble que je sens me va coûter la vie.



SCÈNE IV.

STATIRA, OLYMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtresse des Dieux ! ô Reine des humains !
 Quel changement nouveau dans vos tristes destins !
 Que nous faudra-t-il faire ? & qu'allez-vous entendre ?

STATIRA.

Des malheurs ; je suis prête , & je dois tout attendre.

L'HIEROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé ;
 Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
 Antigone, les siens, le Peuple, les Armées,
 Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
 Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
 Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité,
 Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
 Qu'Olympie....

STATIRA.

Achevez.

O L Y M P I E,
L' H I E R O P H A N T E.

Est fille d'Alexandre.

S T A T I R A. (*Courant embrasser Olympie.*)

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.

O ma fille ! ô mon sang ! ô nom fatal & doux !

De vos embrassements faut-il que je jouisse,

Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice !

O L Y M P I E.

Quoi ! vous seriez ma mere , & vous en gémissiez !

S T A T I R A.

Non , je bénis les Dieux trop long-temps courroucés.

Je sens trop la nature & l'excès de ma joye :

Mais le Ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie ;

Il te donne à Cassandre !

O L Y M P I E,

Ah ! si dans votre flanc

Olympie a puisé la source de son sang,

Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mere,

Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter;
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Pourrez-vous toutes deux, avec lui réunies,
Concilier enfin deux races ennemies!

OLYMPIE.

Qui? lui! votre ennemi! tel ferait mon malheur!

STATIRA.

D'Alexandre ton pere il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la premiere fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les Rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au Temple d'Ephese;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les apaise:
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr!

OLYMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le Ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes sa veuve! Olympie est sa fille!

Et votre meurtrier, ma mere, est mon époux!
 Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux!
 Quoi! cet hymen si cher était un crime horrible!

L' H I E R O P H A N T E.

Espérez dans le Ciel.

O L Y M P I E.

Ah! sa haine inflexible
 D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux;
 Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
 Je vois ce que je suis, & ce que je dois être.
 Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
 Je devais, à l'Autel où vous nous unissiez,
 Expirer en victime, & tomber à vos pieds.

S C E N E V.

STATIRA, OLYMPIE, L'HIERO-
 PHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE

ON menace le Temple; & les divins mysteres
 Sont bientôt profanés par des mains téméraires.

Les

Les deux Rois désunis disputent à nos yeux
 Le droit de commander où commandent les Dieux.
 Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
 Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
 Il semble que le Ciel veuille nous informer
 Que la terre l'offense, & qu'il faut le calmer.
 Tout un Peuple éperdu, que la discorde excite,
 Vers les Parvis sacrés vole & se précipite.
 Ephèse est divisée entre deux factions.
 Nous ressemblons bientôt aux autres Nations;
 La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître;
 Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits.
 Qu'ils laissent sur la terre un asyle de paix.
 Leur intérêt l'exige.... O mere auguste & tendre,
 Et vous.... dirai-je, hélas! l'épouse de Cassandre?
 Aux pieds de ces Autels vous pouvez vous jeter.
 Aux Rois audacieux je vais me présenter.
 Je connais le respect qu'on doit à leur couronne;
 Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.

S'ils prétendent regner, qu'ils ne l'irritent pas
Nous sommes, je le fais, sans armes, sans Soldats;
Nous n'avons que nos loix : voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son Temple est ma défense;
Et si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.
(*L'Hierophante sort avec le Prêtre inférieur.*)

S C E N E VI.

S T A T I R A , O L Y M P I E.

S T A T I R A .

O Destinée ! ô Dieu des Autels & du Trône,
Contre Cassandre au moins favorise Antigone....
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours
De nos seuls ennemis attendre des secours !
Rechercher un vengeur, au sein de ma misère,
Chez les usurpateurs du Trône de ton Pere !
Chez nos propres Sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent Etats, que j'ai possédés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes Maîtres.

O Trône de Cyrus ! ô sang de mes Ancêtres !
 Dans quel profond abyme êtes-vous descendus !
 Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

O L Y M P I E.

Ma mere, je vous suis.... Ah ! dans ce jour funeste
 Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste.
 Le devoir qu'il prescrit, est mon unique espoir.

S T A T I R A.

Fille du Roi des Rois....remplissez ce devoir.

Fin du second Acte.



A C T E III.

S C E N E I.

*(Le Temple est fermé.)*CASSANDRE, SOSTENE. *(Dans le Péristile.)*

C A S S A N D R E.

LA vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon Pere :
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des Rois.
Devais-je plus long-temps par un cruel silence
Faire encor à son sang cette mortelle offense ?
Je fus coupable assez.

S O S T E N E.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olympie abuse contre vous.
Il anime le Peuple, Ephese est allarmée.
De la Religion la fureur animée,

Qu'Antigone méprise, & qu'il fait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille ayant tué la mere.

C A S S A N D R E.

Les reproches sanglants qu'Ephese peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grace au Ciel, les cœurs des Citoyens;
Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour & de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son Pere en ses mains je mettais l'héritage,
Conquis par Antipatre; aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats;
C'est en sauvant mon Pere, en lui prêtant mon bras.
C'est dans l'empportement du meurtre & du carnage,

Où le devoir d'un fils égarait mon courage ;
C'est dans l'aveuglement qu'un nuage d'horreur
Répandait sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olympie ; & c'est là mon supplice,
C'est là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

S O S T E N E.

On prétend qu'Olympie en ce Temple amenée
Peut retiter la main qu'elle vous a donnée.

C A S S A N D R E.

Oui, je le fais, Softene, & si de cette Loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, & malheur à ce Temple !
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple ;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur ;

Je suis aimé, son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le Dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olympie.

S C E N E II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIERO-
PHANTE. (*sortant du Temple.*)

C A S S A N D R E.

INterprête du Ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel
J'ai de votre saint Temple écarté les allarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici; je saurai les défendre:
Je meurs sans Olympie, & vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L' H I E R O P H A N T E.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien sacrés, & bien chers à son cœur.

O L Y M P I E,
C A S S A N D R E.

Tout le mien les partage. Où donc est la Prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendresse?

L' H I E R O P H A N T E.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

C A S S A N D R E.

Notre malheur!... Hélas! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L' H I E R O P H A N T E.

Peut-être plus que vous Olympie est à plaindre.

C A S S A N D R E.

Comment! que dites-vous?... Eh! que peut-elle craindre?

L' H I E R O P H A N T E. (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

C A S S A N D R E.

Non, demeurez. Eh quoi!
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les Cieux de passer les limites
 Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites !
 Les intrigues des Cours, les cris des factions,
 Des Humains que je fuis les tristes passions,
 N'ont point encore troublé nos retraites obscures :
 Au Dieu que nous servons, nous levons des mains pures.
 Les débats des grands Rois prompts à se diviser
 Ne sont connus de nous que pour les appaiser ;
 Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
 Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières....
 Pour vous, pour Olympie, & pour d'autres, Seigneur,
 Je vais des Immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olympie !....

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
 Voyez si vous avez encor des droits sur elle ;
 Je vous laisse.

(Il sort, & le Temple s'ouvre.)

S C E N E III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA,
OLYMPIE.

C A S S A N D R E.

ELle tremble, ô Ciel ! & je frémis !...
Quoi ! vous baissez les yeux de vos larmes remplis !
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure !

OLYMPIE. (*Se jettant dans les bras de sa Mere.*)

Ah ! barbare !... Ah ! Madame !

C A S S A N D R E.

Expliquez-vous, parlez.

Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés ?
Que m'a-t-on dit ? pourquoi me causer tant d'alarmes ?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes ?

STATIRA. (*Se dévoilant, ou se retournant vers
Cassandre.*)

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

.... A ses traits, ... à sa voix, ...

Mon sang se glace! ... où suis-je? & qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la Veuve de ton Maître,

La Mere d'Olympie.

CASSANDRE.

O tonnerres du Ciel,

Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible priere,

Eternel ennemi de ma famille entiere!

Si le Ciel l'a voulu, si par tes premiers coups

Toi seul as fait tomber mon Trône & mon Epoux;

Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,

Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, & lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste ?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras ;
Quand le Ciel me la rend, ne me l'enleve pas.
Des Tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asyle où je suis enterrée.
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux sacrés persécuter les morts.

C A S S A N D R E.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée
Quand des jours d'un Héros la trame fut coupée,
Que je servais mon Pere en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser.... Je pourrais dire encore

Que je sauvais ce sang que ma tendresse adore ,
Que je mets à vos pieds mon sceptre & mes Etats.
Tout est affreux pour vous!... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
Moins pleine de forfaits que de remords punie ,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour ,
Malgré lui , malgré moi , ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille ;
Je lui tins lieu quinze ans de Pere & de Famille ;
Elle a mes vœux , mon cœur : & peut-être les Dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer , par un saint hyménée ,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

S T A T I R A.

Quel hymen!..... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? De l'assassin d'Alexandre & de moi!

O L Y M P I E.

Non..... ma mere , éteignez ces flambeaux effroyables ,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables ;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds , des tristes nœuds qui devaient nous unir.

Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice.
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits.
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

S T A T I R A.

Je reconnais ma fille, & suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
Je renais.... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olympie à ce monstre inhumain!
Qu'exigiez-vous de moi! quel affreux ministère,
Et pour votre Prêtresse, hélas! & pour sa mere!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.
.... Cruel! n'insulte plus & l'Autel & le Trône.
Tu fouillas de mon sang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encor une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des Rois,

Que de voir mon Sujet, mon ennemi.... Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

C A S S A N D R E.

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olympie est à moi : je fais quel fut son Pere ;
Je suis Roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force : elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort & son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le Ciel de mes remords ne s'est point détourné ;
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos Autels à mes yeux n'ont plus de privilege ;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilege.
J'enléverai ma femme à ce Temple, à vos bras,

Aux Dieux même , à nos Dieux , s'ils ne m'exauçaient pas.

Je demande la mort , je la veux , je l'envie ,

Mais je n'expirerai que l'époux d'Olympie.

Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau

Et l'amour le plus tendre , & le nom le plus beau ,

Et les remords affreux d'un crime involontaire ,

Qui fléchiront du moins les mânes de son Pere.

(Cassandre sort avec Sostene.)

S C E N E IV.

S T A T I R A , O L Y M P I E.

S T A T I R A.

Quel moment ! quel blasphême ! ô Ciel , qu'ai-je entendu !

Ah ! ma fille , à quel prix mon sang m'est-il rendu !

Tu ressens , je le vois , les horreurs que j'éprouve ;

Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve ;

Ton cœur répond au mien : tes chers embrassements ,

Tes soupirs enflammés consolent mes tourments ;

Ils sont moins douloureux puisque tu les partages.

Ma fille est mon asyle en ces nouveaux naufrages.

Je

Je peux tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

OLYMPIE.

Ah! le Ciel m'est témoin si mon ame est formée
Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes sentiments & des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!
Ma mere!... Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée!
Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits!
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! Pourquoi m'a-t-il aimée!

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés!
Antigone lui-même!



S C E N E V.

STATIRA, OLYMPIE, ANTIGONE.

A N T I G O N E.

O Reine, demeurez.

Vous voyez un des Rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa Veuve, & qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter du pied de cet Autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le Ciel,
Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;
Ils sont las des Tyrans que votre auguste Epoux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon Empire.
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avouerez-vous ici pour votre défenſeur?

S T A T I R A.

Oui, ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſincere.

A N T I G O N E.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille & de tant de vertus
Obtienne un double droit au Trône de Cyrus.
Il en est trop indigne ; & pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au Grand-Prêtre ouvert ici mon cœur ;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des Divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La Veuve d'Alexandre oubliant sa grandeur,
De sa Famille au moins n'oubliera point l'honneur.

S T A T I R A.

Mon cœur est détaché du Trône & de la vie ;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les Dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son Pere,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime & du danger d'épouser mon bourreau.

Digne sang d'Alexandre , approuvez-vous mon zele ?
 Acceptez-vous mon offre , & pensez-vous comme elle ?

O L Y M P I E.

Je dois haïr Cassandre.

A N T I G O N E.

Il faut donc m'accorder

Le prix , le noble prix que je viens demander.
 Contre mon Allié je prends votre défense.
 Je crois vous mériter , soyez ma récompense.
 Toute autre est un outrage , & c'est vous que je veux.
 Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.
 Parlez ; & je tiendrai cette gloire suprême
 De mon bras , de la Reine , & sur-tout de vous-même.
 Prononcez ; daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

S T A T I R A.

Décidez.

O L Y M P I E.

Laissez-moi reprendre mes esprits....
 J'ouvre à peine les yeux. Tremblante , épouvantée,
 Du sein de l'esclavage en ce Temple jettée,

Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
 Je retrouve une mere en cet auguste lieu;
 De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
 Et d'un sommeil de mort à peine réveillée:
 J'épouse un bienfaiteur.... il est un assassin.
 Mon Epoux de ma Mere a déchiré le sein.
 Dans cet entassement d'horribles aventures
 Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
 Que puis-je vous répondre!... Ah! dans de tels moments

(Embrassant sa Mere.)

Voyez à qui je dois mes premiers sentiments.
 Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
 Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
 Quelle foule de maux m'environne en un jour,
 Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

S T A T I R A.

Ah! je vous réponds d'elle, & le Ciel vous la donne.
 La majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon Trône
 N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
 La fille d'Alexandre à l'un de mes Sujets.
 Mais vous la méritez en osant la défendre.

C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez.
Son Trône est votre bien quand vous le soutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous seconde,
Que leur main vous conduise à l'Empire du Monde.
Alexandre & sa Veuve ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, & moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au Trône de mes Peres:
Et puissent désormais les destins moins sévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce Trône ensanglanté!

A N T I G O N E.

Il sera relevé par la main d'Olympie.
Montrez-vous avec elle aux Peuples de l'Asie.
Sortez de cet asyle, & je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.

(Il sort.)



SCÈNE VI.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

MA fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers
Pour venger mon Epoux, ton hymen, & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, & me faire oublier
Par des serments nouveaux le crime du premier.

OLYMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLYMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'Hyménée!

STATIRA.

Que dis-tu?

O L Y M P I E.

Permettez , pour la premiere fois,
 Que je vous fasse entendre une timide voix.
 Je vous chéris, ma Mere, & je voudrais répandre
 Le sang que je reçus de vous & d'Alexandre,
 Si j'obtenais des Dieux, en le faisant couler,
 De prolonger vos jours ou de les consoler.

S T A T I R A.

O ma chere Olympie !

O L Y M P I E.

Oserai-je encor dire
 Que votre asyle obscur est le Trône où j'aspire ?
 Vous m'y verrez soumise , & foulant à vos pieds
 Ces Trônes malheureux pour vous seule oubliés.
 Alexandre mon Pere, enfermé dans la tombe,
 Veut-il que de nos mains son ennemi succombe ?
 Laissons là tous ces Rois dans l'horreur des combats
 Se punir l'un par l'autre & venger son trépas.
 Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
 A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,

Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux ?

Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! ... Eh pour qui les vois-je ici répandre !

Dieux! m'avez-vous rendu la Fille d'Alexandre ?

Est-ce elle que j'entends!

OLYMPIE.

Ma Mere....

STATIRA.

O Ciel vengeur!...

OLYMPIE.

Cassandre!...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.

Parle.

OLYMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.

Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

Ah! Madame,

Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper.

Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.

Prête à me séparer d'un Epoux si coupable,

Je le fuis mais je l'aime.

S T A T I R A.

O parole exécration!

Dernier de mes moments, cruelle fille, hélas!

Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.

Tu l'aimes! tu trahis Alexandre & ta Mere!

Grand Dieu! j'ai vu périr mon Epoux & mon Pere,

Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain

Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

O L Y M P I E.

Je me jette à vos pieds....

S T A T I R A.

Fille dénaturée!

Fille trop chère!...

O L Y M P I E.

Hélas! de douleurs dévorée,

Tremblante à vos genoux je les baigne de pleurs.

Ma Mere, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne, ... & je meurs.

OLYMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu ?

OLYMPIE.

Je vous jure

Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,

Que je m'en punirai, qu'Olympie aujourd'hui

Répandra tout son sang avant que d'être à lui.

Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime ;

Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,

Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez

Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.

Ne considérez point ma faiblesse & mon âge ;

De mon Pere & de vous je me sens le courage.

J'ai pu les offenser, je ne peux le trahir,

Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chere,
Et tu ne peux trahir l'assassin de ton Pere !

O L Y M P I E.

Arrachez-moi ce cœur : vous verrez qu'un Epoux
Quelque cher qu'il me fût, y regnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

S T A T I R A.

Ah ! j'en crois tes vertus.
Je te plains, Olympie, & ne t'accuse plus.
J'espere en ton devoir, j'espere en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu fais l'attendrir.
Console au moins ta Mere en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, & tu n'es point coupable.

O L Y M P I E.

Qui de nous deux, ô Ciel ! est la plus misérable !

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

S C E N E I.

ANTIGONE, HERMAS. (*dans le Péristile.*)

H E R M A S.

Vous me l'aviez bien dit ; les saints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos Soldats près du Temple occupent ce passage.
Cassandre ivre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné ; mais dans cette entreprise
Entre Cassandre & vous le Peuple se divise.

A N T I G O N E. (*En sortant.*)

Je le réunirai.



S C E N E II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE,
SOSTENE.

CASSANDRE. (*Arrêtant Antigone.*)

Demeure, indigne ami,
Infidele Allié, détestable ennemi.

M'oses-tu disputer ce que le Ciel me donne ?

A N T I G O N E.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne !

La fille d'Alexandre a des droits assez grands

Pour faire armer l'Asie, & trembler nos Tyrans.

Babylone est sa dot, & son droit est l'Empire.

Je prétends l'un & l'autre ; & je veux bien te dire

Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,

N'en imposeront pas aux yeux des Nations.

Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère

Si tu fus innocent de la mort de son Pere.

L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.

Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné,

Séduisait Olympie en cachant sa naissance.

Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
 Ce funeste secret dont je suis informé.
 Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
 Ses yeux s'ouvrent enfin : c'en est fait; & Cassandre
 N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
 De quoi t'es-tu flatté? pensais-tu que ses droits
 T'élèveraient un jour au rang de Roi des Rois?...
 Je peux de Statira prendre ici la défense.
 Mais veux-tu conserver notre antique alliance?
 Veux-tu regner en paix dans tes nouveaux Etats?
 Me revoir ton ami? t'appuyer de mon bras?...

C A S S A N D R E.

Eh bien?

A N T I G O N E.

Cede Olympie, & rien ne nous sépare.

Je périrai pour toi; sinon, je te déclare
 Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
 Connais tes intérêts, pese-les, & choisis.

C A S S A N D R E.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire
 Une offre différente, & qui pourra te plaire.

Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,

Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.

J'ai craint le Ciel du moins ; tu ris de sa justice :

Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;

Tu n'en jouiras pas, traître....

A N T I G O N E.

Que prétends-tu ?

C A S S A N D R E.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,

N'employons pas les mains du Soldat mercenaire

Pour assouvir ta rage & servir ma colere.

Qu'a de commun le Peuple avec nos factions ?

Est-ce à lui de mourir pour nos divisions ?

C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace

De braver mon courage, ainsi que ma disgrace.

Je ne fus pas admis au commerce des Dieux

Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux.

C'est un crime nouveau : c'est toi qui le prépares.

Va, nous étions formés pour être des barbares.

Marchons ; viens décider de ton sort & du mien,

T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joye : & sois sûr qu'Olympie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS,
SOSTENE.

(L'HIEROPHANTE sort du Temple précipitamment avec les Prêtres & les Initiés qui se jettent avec une foule de Peuple entre Cassandre & Antigone, & les désarment.)

L'HIEROPHANTE.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les sépare.
Bannissez du lieu saint la discorde barbare.
Expiez vos forfaits, ... Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant! Vous, Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cede au Ciel, à vous.

**O L Y M P I E ,
A N T I G O N E .**

Je persiste , & j'atteste
Les mânes d'Alexandre & le courroux céleste ,
Que tant que je vivrai , je ne souffrirai pas
Qu'Olympie à mes yeux passe ici dans ses bras ;
Et que cet hyménée illégitime , impie ,
Est la honte d'Ephese & l'horreur de l'Asie.

C A S S A N D R E .

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L' H I E R O P H A N T E .

D'un esprit plus remis , d'un cœur moins enflammé ,
Rendez-vous à la Loi , respectez sa justice.
Elle est commune à tous , il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre , & le Trône des Rois ,
Egalement soumis , entendent cette voix.
Elle aide la faiblesse , elle est le frein du crime ,
Et délie à l'Autel l'innocente victime.
Si l'Epoux , quel qu'il soit , & quelque soit son rang ,
Des Parents de sa Femme a répandu le sang ,
Fût-il purifié dans nos sacrés mysteres ,
Par le feu de Vesta , par les eaux salutaires ,

Et par le repentir plus nécessaire qu'eux,
 Son Epouse en un jour peut former d'autres nœuds.
 Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence
 A l'exemple des Dieux ne pardonne l'offense.
 Statira vit encor, & vous devez penser
 Que du sort de sa fille elle peut disposer.
 Respectez les malheurs & les droits d'une Mere,
 Les Loix des Nations, le sacré caractère
 Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.
 A son auguste voix Olympie obéit.
 Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre
 Les arrêts de la Veuve & du sang d'Alexandre?

(Il sort avec sa Suite.)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, Pontife, elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)



S C E N E IV.

CASSANDRE, SOSTENE, (*dans le Péristile.*)

C A S S A N D R E.

ELle n'y fera pas, cœur barbare & sans foi.
Arrachons-la, Sostene, à ce fatal asyle,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille & serein vient m'arracher le cœur.

S O S T E N E.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise,
Et des Loix qu'il viole, & des Dieux qu'il méprise.

C A S S A N D R E.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre :
Mais qu'enfin mon Epouse ose ici se résoudre
A passer en un jour, à cet Autel fatal,
De la main de Cassandre à la main d'un rival ;
Tombe en cendres ce Temple, avant que je l'endure !

Ciel ! tu me pardonnais ; plus tranquille & plus pure ,
 Mon ame à cet espoir osait s'abandonner :
 Tu m'ôtes Olympie ; est-ce là pardonner ?

S O S T E N E.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile & tendre ,
 Si soumis à vos Loix , si content de se rendre ,
 Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
 Le cœur ne connaît point un si prompt changement.
 Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
 Vos coups dans les combats portés à l'aventure
 Ont versé , je l'avoue , un sang bien précieux.
 C'est un malheur pour vous que permirent les Dieux.
 Vous n'avez point trempé dans la mort de son Pere ,
 Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa Mere ,
 Ses malheurs sont passés , vos bienfaits sont présents.

C A S S A N D R E.

Vainement cette idée appaise mes tourments.
 Ce sang de Statira , ces mânes d'Alexandre ,
 D'une voix trop terrible ici se font entendre.
 Sostene , elle est leur fille ; elle a le droit affreux
 De haïr sans retour un Epoux malheureux.

Je sens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
Au Trône de Cyrus, au Trône de la Terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférents aux Rois & par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.
(*Appercevant Olympie.*)

S O S T E N E.

Hélas ! la voyez-vous en proie à ses douleurs ?
Elle embrasse un Autel, & le baigne de pleurs.

C A S S A N D R E.

Au Temple, à cet Autel, il est temps qu'on l'enleve.
Va, cours, que tout soit prêt.

(*Softene sort.*)



SCÈNE V.

CASSANDRE, OLYMPIE, (*Courbée sur
l'Autel sans voir Cassandre.*)

OLYMPIE.

Que mon cœur se soulève !
Qu'il est désespéré !... qu'il se condamne !... Hélas !
(*Appercevant Cassandre.*)

Que vois-je !

CASSANDRE.

Votre Epoux.

OLYMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître.
Je fais tous les forfaits que mon sort inhumain
Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.

Ma présence est un crime, & ma flamme une injure....

Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes secours

Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

O L Y M P I E.

Pourquoi les conserver!

C A S S A N D R E.

Au sortir de l'enfance,

Ai-je assez respecté votre aimable innocence?

Vous ai-je idolâtrée?

O L Y M P I E.

Ah! c'est là mon malheur.

C A S S A N D R E.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,

Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,

Cette voix favorable à l'Epoux qui vous aime,

Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes Autels,

A joint à mes serments vos serments solennels!

O L Y M P I E.

Hélas! il est trop vrai!... Que le courroux céleste

Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olympie !

OLYMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur,

Ne me reproches pas ma détestable erreur.

Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse ;

D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse ,

C'est un forfait de plus.... Fuis-moi ; ces entretiens

Sont un crime pour moi , plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être ,

En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître ;

Et si pour Antigone....

OLYMPIE.

Arrête , malheureux.

D'Antigone & de toi je rejette les vœux.

Après que cette main , lâchement abusée ,

S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée ,

Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.

J'ai l'hymen , & le monde , & la vie en horreur.

Maîtresse de mon choix, sans que je délibere
Je choisis les tombeaux qui renferment ma Mere;
Je choisis cet asyle, où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les Autels, & déteste ton Trône,
Et tous ceux de l'Asie, & sur-tout d'Antigone.
Va-t-en, ne me vois plus. . . . Va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

C A S S A N D R E.

Eh bien, de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre Epoux,
Ce refus est ma grace, & je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être.
Moitié chere & sacrée, & de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre Mere elle-même.

O L Y M P I E.

Ma Mere! Quoi! ta bouche a prononcé son nom!

Ah ! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, & l'Autel que j'embrasse,
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.

(Il la prend par la main.)

Chere Epouse, venez.

OLYMPIE. *(La retirant avec transport.)*

Traite-moi donc comme elle.
Frappe une infortunée à son devoir fidelle,
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain,
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah ! trop loin vous portez la vengeance ;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le Ciel fait faire grace, & vous savez punir ;
Mais c'est trop être ingrate, & c'est trop me haïr.

Ma haine est-elle juste, & l'as-tu méritée?...
 Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
 Ta main, qui de ma Mere osa percer le flanc,
 N'eût frappé que moi seule, & versé que mon sang,
 Je te pardonnerais, je t'aimerais,... barbare,
 Va, tout nous défunit.

C A S S A N D R E.

Non, rien ne nous sépare.

Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
 Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
 Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.
 Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice.
 Ce supplice est sans terme, & j'en jure par vous.
 Haïssez, punissez, mais suivez votre Epoux.

S C E N E VI.

CASSANDRE, OLYMPIE, SOSTENE.

S O S T E N E.

Paraîssez, ou bientôt Antigone l'emporte.
 Il parle à vos guerriers, il assiege la porte.

Il séduit vos amis près du Temple assemblés.
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés.
Il atteste Alexandre, il atteste Olympie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez !
Je vais chercher la mort puisque vous le voulez.
OLYMPIE.
Moi ! vouloir ton trépas !... Va, j'en suis incapable....
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'est exécration,
Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au Temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(Il sort avec Sostene.)

SCÈNE VII.

OLYMPIE. *(Seule.)*

MAlheureuse !... Et c'est lui qui cause mes alarmes !...
Ah ! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes ?

Faut-il tant de combats pour remplir son devoir!

Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir

O sang dont je naquis, ô voix de la nature;

Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure

De vous sacrifier mes plus chers sentiments....

Sur cet Autel, hélas! j'ai fait d'autres serments....

Dieux! vous les receviez, ô Dieux, votre clémence

A du plus tendre amour approuvé l'innocence.

Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur;

Donnez-lui la vertu conforme à son malheur....

Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,

Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.

Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,

Dans l'oubli des humains, dans la captivité.

Sans parents, sans Etats, à moi-même inconnue....

Le grand nom que je porte, est ce qui m'a perdue.

J'en serai digne au moins.... Cassandre, il faut te fuir,

Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr!...

Que peut donc sur soi-même une faible mortelle!

Je déchire en pleurant ma blessure cruelle:

Et ce trait malheureux que ma main va chercher,

Je l'enfonce en mon cœur au-lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLYMPIE, L'HIEROPHANTE. (*Suite.*)

OLYMPIE.

Pontife, où courez-vous? Protégez ma faiblesse.

Vous tremblez!... Vous pleurez!...

L'HIEROPHANTE.

Malheureuse Princesse!

Je pleure votre état.

OLYMPIE.

Ah! foyez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Résignez-vous au Ciel, vous n'avez plus que lui.

OLYMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

O fille auguste & chère!

La Veuve d'Alexandre....

OLYMPIE.

Ah! justes Dieux!... ma Mère!

Eh bien?...

L'HIEROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux Rois furieux

Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Jusques dans les Parvis de l'Enceinte sacrée,
Encourageoient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le sang, déjà, le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offense.
Votre Mere éperdue & s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois & du Temple & de vous.
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le Ciel irrité
Vous fit puiser la vie & la calamité.

O L Y M P I E.

Je meurs.... Soutenez-moi.... marchons.... Vit-elle encore ?

L' H I E R O P H A N T E.

Cassandre est devant elle ; il gémit, il l'implore,
Il ose encore prêter ses funestes secours
Aux vertueuses mains qui raniment ses jours.
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes,
Il embrasse ses pieds, il les baigne de larmes.

A ses cris, à nos voix, elle rouvre les yeux;
 Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux,
 Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
 Par cette main funeste en tout temps poursuivie.
 Faible, & se soulevant par un dernier effort,
 Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
 Elle abhorre à la fois Cassandre & la lumière,
 Et levant à regret sa débile paupière:
 Allez, m'a-t-elle dit, Ministre infortuné
 D'un Temple malheureux par le sang profané,
 Consolez Olympie; elle m'aime, & j'ordonne
 Que, pour venger sa Mere, elle épouse Antigone.

O L Y M P I E.

Allons mourir près d'elle, ... exaucez-moi, grands Dieux.
 Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L' H I E R O P H A N T E.

Armez-vous de courage.

O L Y M P I E.

O sang qui m'as fait naître
 J'en ai besoin, Seigneur, ... & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrieme Acte.

G

A C T E V.

S C E N E I.

ANTIGONE, HERMAS. (*dans le Péristile.*)

H E R M A S.

LA pitié doit parler, & la vengeance est vaine.
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste. Olympie aujourd'hui,
Seigneur, sera perdue, & pour vous, & pour lui.

A N T I G O N E.

Quoi ! Statira n'est plus !

H E R M A S.

C'est le sort de Cassandre,
D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.
Statira, succombant au poids de la douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
La sensible Olympie, à ses pieds étendue,
Semble exhaler son ame à peine retenue.

Les Ministres des Dieux, les Prêtresses en pleurs,
 En mêlant leurs regrets, accroissent leurs douleurs.
 Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes.
 Le Temple retentit de sanglots & de plaintes.
 On prépare un bucher, & ces vains ornements
 Qui rappellent la mort aux regards des vivants.
 On prétend qu'Olympie en ce lieu solitaire
 Habitera l'asyle où s'enfermait sa Mere;
 Qu'au monde, à l'hyménée, arrachant ses beaux jours,
 Elle consacre aux Dieux leur déplorable cours;
 Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
 Sa famille, sa mere, & jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les loix.
 J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits.
 Statira me la donne : & ses ordres suprêmes
 Au moment du trépas sont les loix des Dieux mêmes.
 Ce forcené Cassandre & sa funeste ardeur
 Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

Elle-même déclare

Que son cœur désolé renonce à ce barbare.

S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas.

Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HEPMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,

Aux flammes du bucher, à cette auguste cendre?

Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats

Reculeront d'horreur, & ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;

J'en ai fait le serment, Cassandre la révere:

Elle suspend les coups que mon bras doit porter;

Mais, passé ce moment, rien ne doit m'arrêter.

(Le Temple s'ouvre.)



SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE,
PRÊTRES, *s'avancant lentement.* OLYMPIE
soutenue par les PRÊTRESSES : elle est en deuil.

HERMAS.

ON amène Olympe à peine respirante,
Je vois du Temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas.
Lès Prêtresses des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,

(à Olympe.)

Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire.
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction.
Contre ses attentats soyez en assurance.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.

Elle a vécu, ... je meurs au reste des humains.

A N T I G O N E.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.

Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,

Si chère à mon espoir, & par vous révérée.

Mais je fais ce qu'on doit dans ce premier moment

A son ombre, à sa fille, à votre accablement.

Consultez-vous, Madame, & gardez sa promesse.

(Il sort avec Hermas.)

S C E N E III.

OLYMPIE, L'HIEROPHANTE, PRÊTRES,
PRÊTRESSES.

O L Y M P I E.

Vous, qui compatissez à l'horreur qui me presse,

Vous, Ministre d'un Dieu de paix & de douceur,

Des cœurs infortunés le seul consolateur,

Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère

Aux Autels arrosés des larmes de ma Mère?

Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asyle à ma calamité?
Du sang de tant de Rois c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous?
Votre Mere en mourant a nommé votre Epoux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière;
Et si vous résistiez à sa mourante voix
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLYMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante:
Je garde mes serments.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre état, votre main, ne dépend que des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olympie,
Ordonner maintenir du sort de votre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour

Et les buchers des morts, & les flambeaux d'amour.

Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire,

Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.

C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,

Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

O L Y M P I E.

Seigneur, je vous l'ai dit ; cet hymen, & tout autre,

Est horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.

Je ne veux point trahir ses mânes courroucés ;

J'abandonne un Epoux, ... c'est obéir assez.

Laissez-moi fuir l'hymen, & l'amour & le Trône.

L' H I E R O P H A N T E.

Il faut suivre Cassandre, ou choisir Antigone.

Ces deux rivaux armés, si fiers & si jaloux,

Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.

Vous prévienerez d'un mot le trouble & le carnage,

Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,

Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels

Cet appareil de mort, ce bucher, ces Autels,

Et ces derniers devoirs, & ces honneurs suprêmes,

Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.

La piété se lasse, & sur-tout chez les Grands.
 J'ai du sang avec peine arrêté les torrents.
 Mais ce sang dès demain va couler dans Ephese.
 Décidez-vous, Princesse, & le Peuple s'appaise.
 Ce Peuple qui toujours est du parti des loix,
 Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix.
 Sinon, le fer en main, dans ce Temple, à ma vue,
 Cassandre en réclamant la foi qu'il a reçue,
 D'un bien qu'il possédait à droit de s'emparer
 Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLYMPIE.

Il suffit, je conçois vos raisons & vos craintes.
 Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
 Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur....
 Il me faut faire un choix, ... il est fait dans mon cœur,
 Je suis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
 Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLYMPIE.

Seigneur, quoiqu'il en soit, peut-être ce moment

N'est point fait pour conclurre un tel engagement.

Vous-même l'avouez; & cette heure dernière

Où ma Mere a vécu, doit m'occuper entière....

Au bucher qui l'attend vous aller la porter?

L' H I E R O P H A N T E.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.

Une Urne contiendra sa dépouille mortelle;

Vous la recueillerez.

O L Y M P I E.

Sa fille criminelle

A causé son trépas.... Cette fille du moins

A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L' H I E R O P H A N T E.

Je vais tout préparer.

O L Y M P I E.

Par vos Loix, que j'ignore,

Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?

Du funebre appareil pourrai-je m'approcher?

Pourrai-je de mes pleurs arroser son bucher?

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes.

Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums , vos voiles , vos cheveux,
Et des libations la triste & pure offrande.

(Les Prêtresses placent tout cela sur un Autel.)

OLYMPIE. *(à l'Hierophante.)*

C'est l'unique faveur que sa fille demande....

(à la Prêtresse inférieure.)

.... Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va , reviens m'avertir quand cette cendre aimée,
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,
Satisfassent son ombre ,... il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(Elle sort.)

OLYMPIE. *(à l'Hierophante.)*

Allez donc , élevez cette pile fatale ,
Préparez les cyprès , & l'Urne sépulchrale ;
Faites venir ici ces deux rivaux cruels :

Je prétends m'expliquer aux pieds de ces Autels,
 A l'aspect de ma Mere, aux yeux de ces Prêtresses,
 Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
 Mes sentiments, mon choix, vont être déclarés;
 Vous les plaindrez peut-être, & les approuverez.

(L' H I E R O P H A N T E.)

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
 Vous n'avez que ce jour, il fuit, & le temps presse.

(*Il sort avec les Prêtres.*)

S C E N E IV.

OLYMPIE *sur le devant*, LES PRÊTRESSES *en demi-cercle au fond.*

O L Y M P I E.

O Toi, qui dans mon cœur à ce choix résolu,
 Usurpas à ma honte un pouvoir absolu;
 Qui triomphes encor de Statira mourante,
 D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
 De la Terre & des Cieux contre toi conjurés;
 Regne, Amant malheureux, sur mes sens déchirés.

Si tu m'aimes hélas ! si j'ose encor le croire, ...

Va, tu paieras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V.

OLYMPIE, CASSANDRE, LES PRÊ-
TRESSES.

CASSANDRE.

EH bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux.
Mon sang doit arroser ce bucher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance ;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLYMPIE.

Cassandre !

CASSANDRE.

Objet sacré, chère Epouse !...

OLYMPIE.

Ah ! cruel !

CASSANDRE.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.

Esclave infortuné du destin qui me guide,

Mon sort en tous les temps est d'être parricide.

Mais je suis ton Epoux, mais, malgré ses forfaits,

Cet Epoux t'idolâtre encor plus que jamais.

Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste.

Dans l'Univers entier Cassandre seul te reste.

La mort est le seul Dieu qui peut nous séparer.

Je veux, en périssant, te voir & t'adorer.

(Il se jette à genoux.)

Venge-toi, punis-moi ; mais ne sois point parjure.

Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

O L Y M P I E.

Levez-vous, & cessez de profaner du moins

Cette cendre fatale & mes funebres soins.

Quand sur l'affreux bucher, dont les flammes s'allument,

De ma Mere en ces lieux les membres se consument,

Ne souillez pas ces dons que je dois présenter ;

N'approchez pas, Cassandre, & sachez m'écouter.



SCÈNE VI.

OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE,
PRÊTRESSES.

ANTIGONE.

ENfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre.
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts, & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asyle,
Puisqu'un moment encor à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son Juge & le mien.
Prononcez votre arrêt, & ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, & du moins je l'espere,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une Mere.
La nature a des droits. Statira dans les Cieux,
A côté d'Alexandre, arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans le Temple encor ensevelie,
Mais la Terre & le Ciel observent Olympie,
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

O L Y M P I E.

J'y consens : mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux mânes d'une Mere;
Vous choisissiez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !...
Jurez-moi seulement, Soldats du Roi mon pere,
Rois après son trépas, que si je vous suis chere,
Dans ce moment du moins reconnaissant mes loix,
Vous ne troubleriez point mes devoirs & mon choix.

C A S S A N D R E.

Je le dois, je le jure, & vous devez connaître
Combien je vous respecte, & dédaigne ce traître.

A N T I G O N E.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y souscris.

O L Y M P I E.

Songez, quoiqu'il en coûte,
Vous même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTI-

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLYMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,

Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.

Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.

Vous sentez tout l'excès de ma calamité :

Apprenez plus, sachez que je l'ai mérité.

J'ai trahi mes Parents quand j'ai pu les connaître ;

J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître.

Je trouvais une Mere en ce séjour d'effroi ;

Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.

Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée :

Epousez Antigone, & je meurs consolée.

Alors elle agonise ; & moi, pour l'achever,

Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver,

Outrager votre Mere, & trahir la nature !

OLYMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure ;

H

Je rends justice à tous, & je la rends à moi. . . .

.... Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi ;

Voyez si nos liens ont été légitimes,

Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes,

Il serait superflu de vous les reprocher ;

Réparez-les un jour.

C A S S A N D R E.

Je ne puis vous toucher !

Je ne peux adoucir cette horreur qui vous presse !

O L Y M P I E.

Je vais vous éclaircir ; gardez votre promesse.

(Le Temple s'ouvre ; on voit le bucher enflammé.)

SCENE DERNIERE.

OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE,
L'HIEROPHANTE, PRÊTRES, PRÊ-
TRESSES.

LA PRÊTRESSE *inférieure.*

P Rinceſſe, il en eſt temps.

O L Y M P I E. *(à Cassandre.)*

Vois ce ſpectacle affreux !

Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux.
Contemple ce bucher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre,
Voilà la Veuve, parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLYMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien. (*) Vous, mânes de ma Mere,
Mânes, à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous, qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon Pere & de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'Epoux d'Olympie, & qui ne dus pas l'être,
Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, & pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis;....

(*) Elle monte sur l'Estrade de l'Autel qui est près du bucher. Les Prêtresses lui présentent les offrandes.

Apprends.... que je t'adore.... & que je m'en punis.

Cendres de Statira, recevez Olympie.

(Elle se frappe, & se jette dans le bucher.)

T O U S E N S E M B L E. (*)

Ciel!

C A S S A N D R E. *(courant au bucher.)*

Olympie!

L E S P R Ê T R E S.

O Ciel!

A N T I G O N E. *(courant aussi.)*

O fureur inouïe!

C A S S A N D R E.

Elle n'est déjà plus; tous nos efforts sont vains.

(Revenant dans le Péristile.)

En est-ce assez, grands Dieux!... Mes exécrables mains

Ont fait périr mon Roi, sa Veuve & mon Epouse!...

Antigone, ton ame est-elle encor jalouse!

Insensible témoin de cette horrible mort,

Envieras-tu toujours la douceur de mon sort?

(*) L'Hierophante, les Prêtres, & les Prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, & m'imité.

(Il se tue.)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint Temple! ô Dieu juste & vengeur!
Dans quel Palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre & sa Famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre & poussière!
Dieux, dont le Monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous!
Qu'avait fait Statira, qu'avait fait Olympie!
A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

F I N.

Je me réjouis de voir grand cœur à l'œuvre.

Je vous prie de croire que je suis très sensible à votre bonté.

(A. J. J.)

THÉOPHILE

Monsieur... O Dieu! que je suis sensible à votre bonté!

Je vous prie de croire que je suis très sensible à votre bonté.

AMÉLIE

Monsieur... Je suis très sensible à votre bonté.

Je vous prie de croire que je suis très sensible à votre bonté.

Monsieur... Je suis très sensible à votre bonté.

Je vous prie de croire que je suis très sensible à votre bonté.

Monsieur... Je suis très sensible à votre bonté.

Je vous prie de croire que je suis très sensible à votre bonté.

FIN



REMARQUES

A L'OCCASION

DE LA TRAGÉDIE D'OLYMPIE.

A C T E I.

S C E N E I.

Sostene, on va finir ces mysteres terribles.

CEs mysteres & ces expiations sont de la plus haute antiquité, & commençaiient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe, pere d'Alexandre, se fit initier aux Mysteres de la Samothrace avec la jeune Olympias qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans Plutarque, au commencement de la Vie d'Alexan-

dre; & c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de Cassandre & d'Olympie.

Il est difficile de savoir chez quelle Nation on inventa ces Myfteres. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les Législateurs qui établirent les Myfteres & les Expiations, voulurent également empêcher les coupables repentants, de se livrer au défefpoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la Doctrine de la Métempfycofe fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel; soit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ferait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenses après la mort était universelle chez toutes les Nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces Myfteres, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raison en est, que l'immortalité de l'ame était le fondement de la Doctrine Egyptienne, & n'était pas celui de la Doctrine Mosaique. Le Peuple grossier des Juifs, auquel Dieu daignait

se proportionner, n'avait même aucun corps de Doctrine : il n'avait pas une seule formule de Priere générale établie par ses Loix. On ne trouve, ni dans le *Deuteronome*, ni dans le *Lévitique*, qui sont les seules Loix des Juifs, ni priere, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres Peuples ; & c'est ce qui prouve la Divinité de la Mission de *Moïse*, selon le sentiment de Mr. *Warburton*, Evêque de Worcester. Ce Prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le Peuple Juif, & le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voisins de ce Peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'Antiquité, chez qui les Myſteres furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crete, *Cyniras* en Chypre, *Erethée* dans Athenes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, & sur celle d'un seul Dieu. C'est sur-tout ce dogme de l'unité de l'Etre suprême, qui fit donner par-tout le nom de *Myſteres* à ces cérémonies sacrées. On laissait le Peuple adorer des Dieux secondaires, des Petits-Dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus Deorum*, c'est-à-dire, les ames des Héros que l'on croyait participantes de la Divinité, & des Etres mi-

toyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des Myfteres en Grece, soit à Eleufis, soit à Thebes, soit dans la Samothrace, ou dans les autres Isles, on chantait l'Hymne d'Orphée;

Marchez dans la voye de la justice, contemplez le seul Maître du monde, le Démiurgos. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres Etres ne sont que par lui; il les anime tous : il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces Myfteres, on représentait sur une espece de Théâtre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nuds, errants dans ces ténèbres, poussant des gémissements & des plaintes, & levant les mains au Ciel. Ensuite venait la lumiere, & l'on voyait le Démiurgos qui représentait le Maître & le Fabricateur du monde, consolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes, les confessaient à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait, dans toutes les Langues, d'un nom qui répond à *Initiatus*, *Initié*, celui qui commence une nouvelle vie, & qui entre en communication avec les Dieux, c'est-à-dire, avec les Héros, & les demi-Dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaisants d'être admis après leur mort auprès de l'Etre suprême.

Ce sont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens Myſteres, dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphyre*, *Eusebe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations; le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir assassiné sa mere, ayant voyagé en Grece, n'osa assister aux Myſteres d'Eleufine. *Zozime* prétend que *Constantin*, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-pere, & son neveu, ne put jamais trouver d'Hierophante qui l'admît à la participation des Myſteres.

On pourroit remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des Initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'Alexandre; il n'a répandu le sang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, & en défendant son Pere. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible, & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

S C E N E II.

Il était un grand homme. (ALEXANDRE.)

IL est bon d'opposer ici le jugement de *Plutarque* sur Alexandre, à tous les Paradoxes & aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* & à ses imita-

teurs de débiter contre ce Héros. *Plutarque*, dans sa belle comparaison d'Alexandre & de César, dit que le Héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du monde, & le Héros Romain pour sa ruine. En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'Alexandre, Général de la Grece, contre les ennemis de la Grece; & rien de plus injuste que la guerre de César contre sa Patrie.

Remarquez sur-tout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir pesé les vertus & les vices d'Alexandre & de César. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même, sa Religion à part? Voilà ceux qui paraissaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Calisthène & de Parménion.

S C E N E IV.

Protégez à jamais, ô Dieux, en qui j'espère,

CE spectacle ferait peut-être un bel effet au Théâtre, si jamais la Piece pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des Prêtres & des Prêtresses, un Autel, des flambeaux, & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne ferait qu'une misérable res-

source, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement & de la colere dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les desseins de Cassandre, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations : c'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien, est puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un Poëme ? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvants. La partie qui regarde la pompe du spectacle, est sans doute la dernière ; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas s'y trop attacher.

Il faut que les situations théâtrales forment des tableaux animés. Un Peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux Epoux, un Autel, & des Assistants. Mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colere, qui contraste avec la joye des deux Epoux, son ouvrage aura de la vie & de la force. Ainsi, au second Acte, Statira qui embrasse Olympie avec des larmes de joye, & l'Hierophante attendri & affligé ; ainsi, au troisieme Acte, Cassandre reconnaissant Statira avec effroi, & Olympie dans l'embarras & dans la douleur ; ainsi, au quatrieme Acte, Olympie au pied d'un Autel, désespérée de sa faiblesse, & repoussant Cassandre qui se jette à ses genoux ; ainsi, au cinquieme, la

même Olympie s'élançant dans le bucher aux yeux de ses Amants épouvantés, & des Prêtres, qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse, empressée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, & prêts à courir au secours; toutes ces peintures vivantes, formées par des Acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur & la pitié, qui sont le seul but, la seule constitution de la Tragédie. Mais il faudrait un Ouvrage dramatique, qui, étant susceptible de toutes ces hardiesses, eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers, par la vérité des sentiments, les yeux ne feront pas contents de ces spectacles prodigués; & loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains suppléments qui ne peuvent jamais remplacer le Génie de la Poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule, qui a presque toujours resserré la Scene Française dans le petit cercle des Dialogues, des Monologues, & des Récits. Il nous a manqué de l'action; c'est un défaut que les Etrangers nous reprochent, & dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette Tragédie aux Amateurs que comme une esquisse légère & imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

A C T E II.

S C E N E II.

Elle (STATIRA) vous parle ici, ne l'interrogez plus.

NOn-seulement les défauts de cette Tragédie ont empêché l'Auteur d'oser la faire jouer sur le Théâtre de Paris; mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être, ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'Auteur encore plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même Peuple qui applaudissait à la *Judith de Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jeter le ridicule sur un Prêtre & sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait: voilà une Tragédie jouée dans un Couvent; Statira est Religieuse, Cassandre a fait une Confession générale, l'Hiérophante est un Directeur, &c.

Mais aussi il se trouvera des Lecteurs éclairés & sensibles, qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de Royaume en Europe qui n'ait vu des Reines s'enfermer les derniers jours de leur vie dans des Monas-

teres, après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asyles chez les Anciens, comme parmi nous. La *Calprenede* fait retrouver Statira dans un puits : ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un Temple ?

Quant à la Confession de ses fautes dans les cérémonies de la Religion, elle est de la plus haute antiquité, & est expressément ordonnée par les Loix de *Zoroastre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les Initiés n'étaient point admis aux Mysteres sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Etre suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être reconcilié avec le Ciel, & avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des Grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la Religion ancienne a jamais eu de plus consolant & de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages, ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le Cloître, je ne fais quoi d'attendrissant & d'auguste. La comparaison que fait secrètement le Lecteur, entre le silence de ces retraites & le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y regner & les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut & transporte une ame vertueuse & sensible.

A C T E III.

S C E N E II.

*Les intrigues des Cours, les cris des factions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures.*

(C'est l'Hierophante qui parle.)

CEt exemple d'un Prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix, nous a paru d'une très-grande utilité; & il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un Théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le Ciel, & à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la Scene; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la Piece. Les Héros emportés par leurs passions agissent, & un Grand-Prêtre instruit. Ce mélange heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le Théâtre.

On ose dire que le Grand-Prêtre *Joad*, dans la Tragédie d'*Athalie*, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un

fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant Mathan en conférence avec Josabeth, au-lieu de s'adresser à Mathan avec la bienfiance convenable, il s'écrie :

- „ Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
- „ Vous souffrez qu'il vous parle ! & vous ne craignez pas
- „ Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
- „ Il en sorte à l'instant des feux qui vous embrasent ;
- „ Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !
- „ Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
- „ Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Mathan semble lui répondre très-pertinemment, en disant :

- „ On reconnaît Joad à cette violence ;
- „ Toutefois il devrait montrer plus de prudence :
- „ Respectez une Reine, &c.

On ne voit pas non plus pour quelle raison Joad ou Jojada s'obstine à ne vouloir pas que la Reine Athalie adopte le petit Joas. Elle dit en propres termes à cet enfant : je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mere, & lui laisser son petit Royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejetton de sa famille. Athalie en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomenes* disent que son fils Ochofias ou Achazia avait quarante-deux ans quand il fut déclaré

Melk, ou *Roitelet*. Il regna environ un an. Sa mere *Athalie* lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avoit au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus. Il est dit dans le quatrieme Livre des Rois, que *Jéhu* égorgéa quarante-deux freres d'*Ochosias*; & cet *Ochosias* était le cadet de tous ses freres. A ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux freres eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent six ans quand le Prêtre *Joad* la fit assassiner. (*)

Je n'examine point ici comment le pere d'*Ochosias* pouvait avoir quarante ans, & son fils quarante-deux quand il lui succéda. Je n'examine que la Tragedie. Je demande seulement de quel droit le Prêtre *Joad* arme ses Lévites contre la Reine à laquelle il a fait serment de fidélité? De quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un trésor? De quel droit fait-il massacrer sa Reine dans la plus extrême vieillesse?

Athalie n'était certainement pas si coupable que *Jéhu*, qui avoit fait mourir soixante & dix fils du Roi

(*) Voici le compte :

<i>Athalie</i> se marie à 15 ans,	-	-	-	15
Elle a quarante-deux fils,	-	-	-	42
<i>Ochosias</i> , le quarante-troisième, commence				
à regner à 42 ans,	-	-	-	42
Il regne un an,	-	-	-	1
<i>Athalie</i> regne après lui 6 ans,	-	-	-	6

Somme totale, - - - 106

Achab, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrieme Livre des Rois. Le même Livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'Achab, tous ses Courtisans & tous ses Prêtres.

Cette Reine avait à la vérité usé de représailles. Mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle & de la tuer ? Il était son Sujet : & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa Reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elisabeth* parce qu'elle avait fait mourir *Jeanne Gray*, sa rivale au Trône.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible & sensible, & qu'il eût ordonné ce meurtre. Or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre priere avant de mettre sa Reine à mort. *L'Ecriture* dit seulement qu'il conspira avec ses Prêtres, qu'il leur donna des lances, & qu'il fit assassiner Athalie à la Porte aux Chevaux, sans dire que le Seigneur approuva cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle & le caractère de Joad dans Athalie, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent

pas la plus violente indignation ? Car , pourquoi l'action abominable de Joad serait-elle consacrée ? Est-ce parce qu'elle est écrite dans un Livre Juif ?

Mais Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'Histoire des Juifs rapporte. L'Esprit Saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces Livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, ni la circoncision imposée aux Sychemites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de Juda avec Thamar, sa belle-fille, ni le meurtre de l'Egyptien par Moïse. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'Eglon, Roi des Moabites, par Aod ou Ehud ; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de Sizera par Jabel, ni qu'il ait été content que Jephté, encore teint du sang de sa fille, fût égorger quarante-deux mille hommes d'Ephraïm au passage du Jourdain, 'parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibole*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un Lévite, si on massacra toute la Tribu de Benjamin, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le Saint-Esprit ne donne aucune louange à David pour s'être mis avec cinq cents brigands du parti du Roitelet Akis, ennemi de sa Patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfants & les

bestiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé sa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à Salomon pour avoir fait assassiner son Frere Adonia, ni à Bahasa pour avoir assassiné Nadab, ni à Zimri ou Zamri pour avoir assassiné Ela & toute sa Famille, ni à Amri ou Homri pour avoir fait périr Zimri, ni à Jéhu pour avoir assassiné Joram, &c.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans *l'Ecriture*, pourquoi le meurtre d'Athalie serait-il consacré sur le Théâtre?

Certes, quand Athalie dit à l'enfant, je prétends vous traiter *comme mon propre fils*; Jozabeth devait lui répondre: "Eh bien, Madame, traitez-le donc
„ comme votre fils, car il l'est. Vous êtes sa Grand-
„ Mere; vous n'avez que lui d'héritier; je suis sa
„ Tante; vous êtes vieille; vous n'avez que peu de
„ temps à vivre; cet enfant doit faire votre conso-
„ lation. On nous avait perdus mal à propos dans
„ votre esprit. Nous ne croirons point tout ce
„ qu'on vous impute, ni ce qu'on impute à Jéhu.
„ Tant de crimes ne sont pas vraisemblables. Le
„ moyen que Jéhu ait fait égorger en un jour qua-
„ tre-vingt Rois, & que, pour vous venger d'un
„ Etranger, vous ayiez égorgé tous les enfants de vo-
„ tre fils Ochofias! Cela n'est pas dans la nature, cela
„ est absurde. Il est impossible qu'une Grand-Mere

„ massacre tous les petits enfants , parce qu'on a
„ tué son mari, son pere & sa mere. Au contraire,
„ on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux
„ des vengeurs. Ni moi, ni personne, ne pouvons
„ croire que vous ayiez été à la fois dénaturée &
„ insensée. Elevez donc le petit Joas. J'en aurai
„ soin, moi qui suis sa Tante, sous les yeux de sa
„ Grand-Mere.

Voilà qui est naturel , voilà qui est raisonnable. Mais ce qui ne l'est pas , c'est qu'un Prêtre dise : j'aime mieux exposer le petit enfant à périr, que de le confier à sa Grand-Mere; j'aime mieux tromper ma Reine, & lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, & risquer la vie de tous les Lévites par cette infame conspiration, que de rendre à la Reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant, & égorger sa Grand-Mere, pour conserver plus longtemps mon autorité. C'est là au fond la conduite de ce Prêtre.

J'estime, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la Tragédie d'Athalie, la force, la pompe, l'élégance de la versification , le beau contraste du Guerrier Abner & du Prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du Rôle de Josabeth; j'excuse quelques longueurs : mais je crois que si un Roi avait dans ses Etats un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer.

ACTE IV.

SCENE III.

*Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.*

IL serait à souhaiter que cette Scene pût être représentée dans la Place qui conduit au Péristile du Temple. Mais alors cette Place occupant un grand espace, le Vestibule un autre, & l'intérieur du Temple ayant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce Temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le Spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des Personnages, à la Piece qui est toute en Spectacles, & que l'Hierophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les Duels sont plus fréquents dans l'Antiquité qu'on ne pense. Le premier combat dans *Homere* est un Duel à la tête des deux Armées qui le regardent, & qui sont oisives; & c'est précisément ce que propose *Cassandre*.

A C T E V.

SCENE DERNIERE.

*Apprends que je t'adore, & que je me punis. (Olym-
pie, en se jettant dans le bucher.)*

LE suicide est une chose très-commune sur la
Scene Française. Il n'est pas à craindre que ces
exemples soient imités par les Spectateurs. Cepen-
dant, si on mettait sur le Théâtre un homme tel que
le *Caton d'Addisson*, Philosophe & Citoyen, qui ayant
dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame de*
Platon, & une épée dans l'autre, prouve par les rai-
sonnements les plus forts, qu'il est des conjonctu-
res où un homme de courage doit finir sa vie, il est
à croire que les grands noms de *Platon* & de *Ca-*
ton réunis, la force des raisonnements & la beauté
des Vers, pourraient faire un assez puissant effet sur
des ames vigoureuses & sensibles, pour les porter à
l'imitation dans ces moments malheureux où tant
d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était
autorisé chez les Grecs, ni chez les Romains, par au-
cune Loi; mais aussi n'y en avait-il aucune qui le pu-

nît. Au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme Hercule, Cléomene, Brutus, Cassius, Arria, Pœtus, Caton, l'Empereur Othon, &c. ont tous été regardés comme des grands hommes & comme des demi-Dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bucher, a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; & aujourd'hui même encore, on en a de fréquents exemples dans les Indes Orientales.

On a tant écrit sur cette matiere, que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la Société, je demande si ces homicides volontaires, & légitimés par toutes les Loix, qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au Genre-humain?

Je n'entends pas par ces homicides, ceux qui s'étant voués au Service de leur Patrie & de leur Prince, affrontent la mort dans les Batailles. Je parle de ce nombre prodigieux de Guerriers, auxquels il est indifférent de servir sous une Puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail & sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui, sans considérer ni leur Patrie ni leur Famille, tuent, & se font tuer, pour des Etrangers. Je demande en bonne foi si cette espece d'héroïsme est

comparable à celui de Caton, de Cassius & de Brutus ? Tel Soldat & même tel Officier a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche, & pour la Prusse.

Il y a un Peuple sur la Terre, dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, & de ne la donner à personne. Ce sont les *Philadelphiens*, qu'on a si sottement nommés *Quakers*. Ils ont même long-temps refusé de contribuer aux fraix de la dernière Guerre qu'on faisait vers le Canada, pour décider à quels Marchands d'Europe appartiendrait un coin de Terre endurci sous la glace pendant sept mois, & stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argille, tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts. Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes Villes. J'en ai connu une petite, où il y avoit une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie, pensent-ils avoir une ame immortelle ? Esperent-ils que cette ame sera plus heureuse dans une autre vie ? Croyent-ils que notre Entendement se réunit après notre mort à l'Ame générale du Monde ? Imaginent-ils que l'Entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les

organes mêmes ; comme la végétation dans les plantes est détruite, quand les plantes sont arrachées ; comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus ; comme la force, cet être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il ferait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie, laissassent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur Philosophie. Cela ne ferait pas inutile aux vivants & à l'Histoire de l'Esprit humain.

F I N.

Voltaire,

Olimpie Tragédie

Genève 1763

P.o.gall. 2250

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10099554-9

VD18 15336964-001